

# Amitiés Dominicaines



**rites**

**Bulletin du Laïcat dominicain n° 320**  
Juillet - Août - Septembre 2023

## **AMITIÉS DOMINICAINES**

Ce périodique est une initiative des fraternités laïques dominicaines, une des trois branches de l'Ordre dominicain avec les frères prêcheurs et les moniales. Sa rédaction est assurée par les membres des fraternités laïques, en collaboration avec les frères ou les sœurs.

Dans le désir de faire rayonner le souffle et la spiritualité de saint Dominique auprès de toutes celles et tous ceux qui s'y intéressent, il partage fraternellement les échos de notre vie de prière, de recherche de vérité et de témoignage, à l'écoute des hommes et des femmes de notre temps.

### **Responsable provincial des fraternités dominicaines de Belgique :**

Ludovic NAMUROIS Avenue du Bois Becquet, 28 1300 Wavre ~  
0472/55.75.50 - ludovic@namurois.org

### **Site des fraternités de Belgique francophone :**

[www.laicsdominicains.be](http://www.laicsdominicains.be)

## **SOMMAIRE DU n° 320 - *Rites***

	Édito	3
<b>Dossier</b>	La dimension symbolique : essentielle à la vie !	5
	Au cœur de notre humanité : le rite	9
	Une école des rites et de la célébration	14
	Oser la créativité	18
	C'est possible, ils et elles le font	22
	Entre tradition et émancipation : les défis du rite en Islam	25
	Célébrer la vie avec tous, partout	28
	L'histoire de l'Église telle que vous ne l'avez jamais lue	32

## Éditorial

Cher.e ami.e,  
Chers frère et sœur en saint Dominique,

Qu'est-ce qu'un rite ou un symbole ? Quand en a-t-on besoin ? Des rites comme l'eucharistie peuvent-ils devenir vivants et nourrissants ? Pourquoi l'Islam se focalise-t-il sur les rites ? Voilà autant de questions abordées dans ce numéro.

Le symbole est bien différent d'un fait brut ou d'un acte juridique, insiste Myriam Tonus : jeter une rose sur une tombe manifeste une relation, renvoie à autre chose. Codifiés, répétés de génération en génération, les rites sont des actes symboliques présents partout dans la société, et pas seulement chez les humains, nous rappelle Olivier Servais. Ils sont un message social, culturel, par exemple lors du passage d'un état à un autre (naissance, décès, etc.), pour renforcer la communion entre des personnes ou dans un souci de purification.

Fondateur d'une Ecole des rites inter-convictionnelle, Gabriel Ringlet souligne la différence fondamentale entre célébrer et animer et le grand nombre de situations de vie où cela aurait du sens. Quant à Charles Delhez, il invite les chrétiens à oser la créativité, pour sortir de rites figés qui ne parlent plus, en donnant priorité à la justesse et à la qualité d'une célébration. Ce sont des pas dans cette direction dont témoignent la communauté « Dominicus Gent » ainsi que la paroisse Ste Marguerite à Bouge (Namur).

Pour Hicham Abdel Gawad, c'est un défi analogue qu'affronte l'Islam, dont les écoles sont centrées sur la pratique : la prière, l'aumône, etc. En retournant au texte compris de façon littérale, l'école salafiste en fait une fin en soi, dans le plus pur tribalisme dénoncé par le Prophète lui-même.

Nous ne manquons pas de pistes pour éviter les pièges du ritualisme et renouer de façon renouvelée avec ce qui habite les rites.

Pour le Comité de rédaction,  
Jean-Pierre BINAME, OP

# rites



« Chez nous, on ne croit pas en Dieu », prévient Amélie, qui ne s'est toujours pas remise de l'enterrement de son grand-père, pourtant survenu il y a longtemps. « Il y a eu la levée du corps qu'on s'apprêtait à enterrer... Le matin même, je vois encore ma mère et mon oncle se dire qu'il fallait quand même faire quelque chose. Ils ont apporté le Petit Livre rouge de Mao, qu'ils ont mis dans la fosse. Jen ai un souvenir sinistre. Il n'y a pas eu une croix, une fleur, une parole... Rien du tout. Le truc à se flinguer. » Pas de quoi décourager la famille, qui a continué sur cette lancée. « Ma grand-mère a été incinérée en catimini, elle ne voulait pas de rituel, ses cendres oint été dispersées. Mais, peu après, on s'est réunis avec une rose, que nous sommes allés jeter dans la Loire, et ensuite on a déjeuné ensemble. Un peu comme si la morte était parmi nous, on n'a parlé que d'elle », glisse-t-elle. La rose et le repas, c'était déjà mieux que rien... Au fur et à mesure, cette famille athée a bien dû se résoudre à inventer des rituels laïques pour éviter de rejouer le scénario sordide de l'enterrement du grand-père expédié en quelques minutes chrono.

« Rites laïques : comment dire adieu ? »,  
in *Témoignage chrétien*, 29/12/2020

*Qu'y a-t-il de commun entre un match de foot, une représentation de théâtre et une eucharistie dominicale ? Peu de choses, en apparence, sinon que ces moments rassemblent un public plus ou moins fourni, présent physiquement, qui partage un intérêt commun. En réalité, il s'agit là d'exemples de la dimension symbolique de la vie humaine, celle dont nul ne peut tout à fait se passer.*

Dans le langage courant, un symbole renvoie le plus souvent à un dessin ou un pictogramme. Le cœur représente l'affection, dans quasiment toutes les cultures ; dessiner un cœur au bas d'un message permet de se faire comprendre sans devoir utiliser de mots. H<sub>2</sub>O est le symbole chimique de l'eau, et cela dans le monde entier. Même à s'en tenir à ces exemples basiques, on approche de la fonction d'un symbole : il ressemble et rassemble.

### **Utile symbole !**

L'étymologie du mot permet d'aller plus loin. En grec, *sum-ballô* signifie « mettre ensemble », rassembler. Un « symbole » était alors un objet concret, une pièce en terre cuite, par exemple. Il était courant que deux personnes en prennent chacune une moitié pour s'identifier avec certitude : même si elles étaient séparées pendant des années, ou qu'elles étaient devenues méconnaissables, il leur suffisait d'assembler les deux moitiés pour être convaincues qu'il s'agissait bien de la bonne personne. Pendant la guerre de 40-45, la résistance utilisait des billets de banque coupés en deux pour permettre à deux agents inconnus de se reconnaître.

Ce qui signifie que, pour qu'il y ait « action symbolique » il faut au minimum deux personnes. Au théâtre, acteurs et publics sont nécessaires l'un à l'autre ; un match de foot sans public n'a guère de sens pour les joueurs ; et pas davantage une messe célébrée par un prêtre seul, comme cela se rencontre encore quelquefois... Si le drapeau ou l'hymne national sont bien des symboles forts d'un pays, c'est parce qu'ils permettent d'identifier ce à quoi ils renvoient (ils « ressemblent ») ; ils permettent aus-

si de rassembler autour de leur image, par exemple aux jeux olympiques, les citoyens de ce pays qui, à travers eux, défendent (pacifiquement !) leurs couleurs et leurs notes. Au quotidien, nous faisons droit à cette dimension de la vie qui s'articule à deux autres : la dimension factuelle et la dimension éthico-juridique.

## De la preuve à l'opinion

Qu'est-ce qu'un « médecin » ? Factuellement, c'est une personne qui a fait des études au terme desquelles elle a obtenu un diplôme qui lui permet de poser des actes relevant du champ médical. Sauf falsification de diplôme, il s'agit là d'un fait que l'on peut considérer comme « vrai » et qui peut être reconnu par tout le monde. La dimension factuelle de la vie renvoie à tout ce qui peut être vérifié, prouvé et ne peut être contesté. Le temps qu'il fait, l'heure qu'il est, la taille que l'on a ou le nombre d'enfants que l'on a mis au monde... : notre vie quotidienne et la science elle-même sont d'abord ancrées dans l'ordre factuel. Sinon, il y a fraude, mensonge ou délire.

Mais qu'est-ce qu'un « bon médecin » ? Là, les choses se compliquent. L'unanimité est rarement acquise. D'innombrables débats contemporains illustrent cela : l'énergie nucléaire est-elle néfaste ? Une personne peut-elle changer de sexe ? Un prêtre doit-il nécessairement être de sexe masculin ? Les réponses varient en fonction de la personne qui apporte une réponse. Dans le meilleur des cas, des éléments factuels plaideront en faveur de sa « véracité » (on n'est déjà plus tout à fait dans la « vérité »...) : tel médecin a guéri de nombreux malades, le nucléaire produit des déchets dangereux (mais, tout aussi factuellement, ne produit que très peu de CO<sub>2</sub>...). Quant au prêtre, la référence à l'homme Jésus, de sexe masculin, ne suffit pas à « prouver » que les femmes sont, de facto, exclues du ministère presbytéral.

Car la différence fondamentale est là : dans l'ordre factuel, on doit pouvoir **prouver** que ce que l'on affirme est vrai ; dans l'ordre de l'éthique et du droit, il s'agit d'avoir tout de même une base factuelle (prouver l'innocence ou la culpabilité d'une personne soupçonnée de meurtre, par exemple), mais au final, ce qui l'emporte, ce sont les valeurs, l'expérience ou la conviction intime d'un juge. Raison pour laquelle le doute profite toujours, à juste titre, à l'accusé... Raison aussi pour laquelle d'intermi-



-nables et parfois violentes querelles se déclenchent, chacune et chacun prétendant avoir raison, c'est-à-dire détenir la vérité. Or celle-ci ne peut être prouvée – et encore, pas toujours ! – que dans le registre factuel.

### **Indissociables dimensions**

Lorsque deux personnes s'embrassent, que font-elles ? Elles sont mues par la lulibérine, l'hormone de l'appétit sexuel, répond le scientifique. Elles montrent aux autres qu'elles ont de l'affection, dit l'éthicien. Nous nous aimons, répondent-elles. Et qu'est-ce qui prouve cela ? Factuellement, rien, puisqu'il peut y avoir duperie, mensonge ou manipulation. Nous voici au cœur de l'ordre symbolique, celui où quelque chose d'important se joue entre deux (ou plusieurs) personnes. La «vérité» du baiser repose sur une chose fragile : la confiance que l'on accorde (ou non) à la sincérité de l'autre.

Dans toute situation, le factuel, l'éthique et le symbolique sont distincts... et doivent pourtant s'articuler. Un mariage qui se réduirait, factuellement, à la signature (valide) d'un papier, serait à la fois tout à fait vrai... et réduit à presque rien pour les époux. C'est qu'il faut de l'amour, de la tendresse, du sentiment ! Bien sûr, mais que valent les déclarations enflammées d'une personne qui malmène, ignore, méprise son conjoint ? Aux yeux de la loi, ne sont mariés que les conjoints qui ont procédé à un acte officiel. Si ne s'y ajoute qu'une éthique minimale du respect, sans plus, on

parlera d'un mariage de convenance. S'il rêve de ne vivre que d'amour et d'eau fraîche, le couple risque bien, au fil du temps, de s'éroder. Les dimensions factuelle, éthique et symbolique sont indissociables. Le sont-elles ou en manque-t-il une ? C'est la réalité tout entière qui est boiteuse.

### **Un langage qui fait ce qu'il dit**

Et le rite, dans tout cela ? Il est le moment proprement symbolique d'une réalité plus vaste, aux dimensions factuelle et éthique. Autrefois, on disait aux enfants qu'ils ne devaient jamais croquer l'hostie parce qu'elle allait saigner – morbide factualité ! Jésus est-il factuellement présent dans l'hostie ? La question n'en finit pas de diviser, car elle ne relève pas, de toute évidence, du registre factuel, quoi qu'on en dise. Communier, c'est un acte hautement symbolique, qui trouve son sens en celles et ceux qui « font ekklesia », c'est-à-dire qui se reconnaissent appelés par une Parole qui les précède.

Important, enfin : l'ordre symbolique a son langage et son efficacité, autant que les deux autres. Essayez donc d'aborder une personne dans la rue en lui disant : mademoiselle, monsieur, je vous prends pour épouse, époux !... Pourquoi cela « marche-t-il » lors d'une célébration de mariage ? Des mots identiques peuvent « faire ce qu'ils annoncent », alors que, factuellement, rien ne change. On appelle cela le *langage performatif* et il engage puissamment l'authenticité de celui qui l'utilise, sans que cela soit pour autant de la magie ! La parabole des ouvriers de la onzième heure est absurde aux plans éthique et juridique et factuellement impensable. Par contre, pour celui ou celle qui met sa confiance en un Dieu qui ne dispense pas son amour selon des mérites précisément bien humains, il s'agit d'une extraordinaire annonce. Cela se joue dans une relation – et la foi est relation –, une relation qui ne récuse pas la réalité des faits (importance de Jésus, homme historique !) et doit être éthiquement vérifiée, c'est-à-dire rendue vraie par des gestes inspirés par l'agapè. Raison pour laquelle la foi, en elle-même, ne saurait se transmettre : expression symbolique, c'est-à-dire relationnelle, elle ne peut être exprimée que par celui ou celle qui s'y engage complètement.

Myriam TONUS, OP



*Du port du masque en temps de pandémie aux rites reproducteurs chez les animaux, Olivier Servais, anthropologue, met au jour toutes les structures du rite et ses nombreuses significations.*

Une première chose qui me paraît fondamentale de signaler : le rite n'est pas l'apanage des humains. En effet, les animaux pratiquent des rituels. Les rituels animaux sont des comportements répétés qui ont une signification pour l'animal ou le groupe d'animaux qui les pratiquent. Ils peuvent être liés à la recherche de nourriture, à la reproduction, à la protection, à la communication ou à d'autres aspects de la vie animale. Les manchots de Terre Adélie se réunissent en grandes colonies pour se reproduire. Ils forment des nids en forme de dôme et dansent ensemble pour attirer les partenaires. Les scientifiques ne sont pas encore sûrs de la signification exacte des rituels animaux. Certains pensent qu'ils sont liés à l'instinct, tandis que d'autres penchent plutôt vers l'hypothèse qu'ils sont appris. Mais il est possible que les rituels animaux remplissent plusieurs fonctions, à la fois biologiques et sociales.

Le rite est donc un acte qui déborde l'humanité, même s'il est une pratique généralisée chez les humains. Il nous ancre dans notre biologie. Les travaux archéologiques et anthropologiques sur la ritualité des pré-humains témoignent d'une grande richesse des pratiques rituelles : sépultures, peintures rupestres, sculptures et objets rituels. Ces recherches discutent également des fonctions et des significations des rituels. Il ressort de ces explorations que le rite est un acte symbolique répété qui sert à communiquer des valeurs et des croyances à une communauté. Les rites sont présents dans toutes les cultures humaines et peuvent être classés en différentes catégories, telles que les rites de passage, les rites de communion et les rites de purification.

Les premières traces de rituels humains remontent à la préhistoire, il y a environ 100 000 ans. Ces reliquats les plus anciens de rituels humains sont des sépultures, qui indiquent que nos ancêtres attachaient une importance particulière à leurs morts. Ils lient vivants et morts.

## **Fonction et structure des rites**

Un des pères de la sociologie, Émile Durkheim (1912), a défini le rite comme un acte social qui exprime la solidarité d'un groupe. Les rites ont donc une fonction de cohésion du collectif. Ils permettent de renforcer l'unité sociale, de transmettre les valeurs et les croyances d'une génération à l'autre, et de répondre aux besoins individuels et collectifs. Les rituels sont en conséquence des actions symboliques qui ont une signification sociale et culturelle. Ils ne sont pas simplement des comportements automatiques, mais ils véhiculent des messages et des valeurs importantes pour les membres d'une communauté.

Les rituels revêtent de nombreuses formes différentes. Ils peuvent être religieux, sociaux, politiques, ou personnels, peuvent être simples ou complexes, publics ou privés. Ils sont souvent codifiés et répétés et suivent fréquemment un schéma ou un script qui est transmis de génération en génération. Le corps y joue un rôle central car il est le médium principal de réalisation du rite. Que ce soit le corps individuel ou le corps social, c'est le corps avant tout qui met en œuvre les rituels.

Parmi ceux-ci, les rites de passages jouent un rôle tout au long de la vie et accompagnent individus et communautés dans leur existence. Arnold van Gennep (1909) a proposé une typologie des rites de passage, c'est-à-dire des rituels qui marquent des changements importants dans la vie d'une personne, tels que la naissance, la puberté ou la mort. Sa théorie défend l'idée que tous les rituels peuvent être divisés en trois phases : 1) La séparation : la personne ou le groupe est séparé de son statut antérieur. 2) La marge : la personne ou le groupe se trouve dans une zone intermédiaire, entre deux statuts. 3) L'agrégation : la personne ou le groupe est intégré à son nouveau statut. Cette théorie a été utilisée pour analyser une grande variété de rituels, tels que les rites de passage à l'âge adulte, les rites funéraires, ou encore les rites de mariage.

Victor Turner (1969) a étudié les rites de passage en tant que processus



de transformation individuelle et sociale. On retrouve cette diversité de rites dans pratiquement toutes les sociétés humaines. Les mariages ou autres types d'union entre conjoints, les baptêmes (religieux ou étudiants ...) et les funérailles, sont des rites de passage qui marquent des changements importants dans la vie d'une personne. Les fêtes religieuses, telles que Noël ou Pâques, mais sans doute aussi les matchs de football ou les festivals ou les fêtes nationales sont des rites de communion qui rassemblent les membres d'une même communauté d'appartenance. Enfin, les rites de purification, tels que les ablutions ou les exorcismes, sont destinés à éliminer la souillure ou la maladie. Le port du masque durant la covid ou le lavage des mains au gel hydroalcoolique furent aussi d'une certaine manière des rituels momentanés de purification dans une culture qui a peur des germes. Car en effet, les rites sont des éléments essentiels de toute culture humaine. Ils nous permettent de comprendre les valeurs et les croyances d'une société, et ils nous aident à vivre en collectivité.

On l'aura compris, les rituels sont indubitablement présents dans notre société, même si leur forme et leur signification ont évolué fortement. Les rituels religieux, tels que les cérémonies de mariage et de baptême, continuent d'être importants pour de nombreuses personnes. Les rituels sociaux, tels que les anniversaires et les fêtes, sont également courants. Et les rituels personnels, tels que les routines matinales ou les habitudes de consommation, peuvent également être considérés comme des formes



de rituel. Bref, qu'ils soient à finalité spirituelle ou simplement matérielle, les rituels ancrent nos vies dans le temps long.

Depuis 20 ans, l'arrivée du numérique a bouleversé la ritualité. Cette innovation technologique et sociale est un phénomène complexe qui a un impact sur de nombreux aspects de notre vie, y compris

notre rapport aux rites (Servais, 2017). Le numérique offre ainsi de nouvelles possibilités de pratiquer des rituels, mais il peut également modifier la signification et la fonction des rites. On peut songer à la possibilité de pratiquer des rites à distance. Les technologies de communication et de collaboration permettent aux personnes de pratiquer des rites ensemble, même si elles sont éloignées géographiquement. Par exemple, les personnes peuvent assister à des services religieux en ligne ou participer à des rituels de groupe en ligne. Il y a également la possibilité également de personnaliser des rites. Les technologies numériques permettent aux humains de personnaliser leurs rites en fonction de leurs propres croyances et pratiques. Ainsi, les officiants peuvent créer des rituels personnalisés à l'aide de vidéos, de musique ou de photos. Le numérique peut également modifier la signification et la fonction des rites. Les rites qui étaient autrefois pratiqués en présence peuvent désormais être vécus à distance, on l'a vu durant la pandémie où nombre de funérailles furent pour partie vécues à distance. Cela peut changer la façon dont les gens ressentent les rites et la façon dont ils les interprètent. Enfin, le numérique peut rendre les rites plus accessibles à un public plus large. Les individus qui vivent dans des régions éloignées peuvent désormais participer à des rites qui étaient autrefois inaccessibles pour des raisons financières ou de long déplacement.

La théorisation la plus aboutie sur les rites digitaux est l'œuvre du groupe de recherche dit d'Heidelberg explorant le religieux dans les mondes virtuels (Langer *et al.*, 2006) ou la ritualité dans les cyberespaces (Radde-Antweiler, 2007 ; 2010). Une des chercheuses-clé de ce groupe, Kristin Radde-Antweiler y perçoit des logiques de transfert rituel du monde ac-

tuel vers le monde virtuel. On invente sur base de ce que l'on connaît.

Cette théorie reconnaît que les rituels sont dynamiques et changeants et tente d'identifier les différents éléments, internes ou contextuels, altérés ou transformés quand un rituel est transféré vers un media digital (Langer, 2006 : 2-4 ; Helland, 2013 :35). Sont retenues trois dimensions caractéristiques de ce transfert : la transformation sous de multiples formes du rituel, l'invention de nouveaux éléments relatifs au nouvel univers de réception et enfin l'exclusion de parties du rituel originel (Miczek, 2008). Le rite transféré, malgré ses transformations, doit alors faire l'objet d'une reconnaissance d'authenticité par les praticiens pour être jugé équivalent. La théorie du transfert rituel a le grand mérite de tenter une conceptualisation afin d'appréhender la réalité complexe de ces ritualités en ligne. Elle montre combien le digital est devenu partie de nos vies et combien le rituel, si central dans nos vies humaines, s'y épanouit sous de nouveaux jours.

Olivier SERVAIS, UCLouvain

---

Durkheim, E. (1912). *Les Formes Élémentaires de la Vie Religieuse*. Presses Universitaires de France.

Van Gennep, A. (1991 [1909]). *Les Rites de passage: Études systématiques des rites*. Picard.

Turner, V. W. (1969). *The Ritual Process: Structure and Anti-Structure*. Aldine Publishing Company.

Servais, O. (2017). Cérémonies funéraires dans World of Warcraft: Révélateur des sociabilités en ligne ? *Frontières*, 28(2). [Lien vers la source : <http://retro.erudit.org/revue/fr/2017/v28/n2/index.html?ticket=b6a27428a79fa2c9bab4888eb12c01f9>]

*Pour Gabriel Ringlet, prêtre-poète de la vie, les rites permettent d'élargir, d'approfondir l'existence humaine à tel point qu'il a eu, avec d'autres, le désir profond de créer une école des rites et de la célébration au sein du prieuré de Malèves Sainte-Marie. <sup>1</sup>*

### **Qu'est ce qui vous a motivé à créer une école des rites et de la célébration ?**

Poser des rites, célébrer ce qui nous arrive est, pour moi, fondamental. C'est un enjeu pour toute femme et tout homme et cela concerne la société tout entière. Célébrer à l'aide de rites n'est pas réservé à la religion. Croyants et non-croyants sont tous concernés car les rites donnent à l'humanité plus d'humanité. Célébrer, c'est soulever la vie ordinaire, c'est la porter plus loin, plus haut, lui donner une dimension plus large. Dans la joie ou dans la peine, célébrer refuse de laisser les choses en l'état. Célébrer, pour reprendre les mots de Rainer Maria Rilke, c'est, avec de « l'ici » faire de « l'au-delà ».

Le rite, s'il est bien fait, a une dimension « poétique » qui me paraît vitale. J'entends poétique au sens large : poser des gestes, allumer une bougie, verser de l'eau, se servir d'un parfum, jouer de l'ombre et de la lumière... Le rite, bien fait, ouvre, donne du souffle, libère.

Au contraire le rite devient néfaste quand il enferme, réduit au lieu d'élargir. Celui qui conduit un rituel a une grande responsabilité : il ne célèbre pas pour lui-même. Il ouvre un chemin où il invite à marcher en toute liberté. Si le célébrant célèbre pour lui-même, s'il joue, par des pratiques rituelles, sur la peur des gens, il peut y avoir des formes ambiguës de pouvoir. En matière rituelle, il y a une exigence de transparence et de bienveillance. Le comédien Philippe Vauchel<sup>2</sup> a cette phrase : « votre

---

<sup>1</sup> <https://www.leprieure.be> > ecole-des-rites

<sup>2</sup> Philippe Vauchel est un auteur, comédien, metteur en scène belge né le 24/05/1964.

spectacle m'a beaucoup aimé », «  *votre célébration m'a beaucoup aimé* ».

Aujourd'hui, le constat est simple. D'un côté, on constate que les rites traditionnels proposés par les églises sont assez largement désertés. Et cela, je crois, parce que le ritualisme, caricature du rite, a pris le dessus. D'un autre côté, face à cet affaiblissement évident du rituel classique, l'offre commerciale de rites prend de plus en plus d'ampleur et de manière forte. On peut proposer un mariage clé sur porte très développé rituellement. J'en ai été témoin aussi pour des baptêmes et même des funérailles ... et par ici la monnaie !



Entre ces deux propositions, depuis deux ans avant le covid, en équipe<sup>1</sup>, nous sommes arrivés à la conviction qu'il fallait absolument ouvrir et encourager une troisième voie : une vraie démarche rituelle, non commerciale mais qui retrouve un souffle perdu par la célébration traditionnelle. Et donc – ce n'est pas un détail – un rite qui n'est pas réservé au clergé.

### **A qui s'adresse l'école des rites et que propose-t-elle ?**

L'école est ouverte à toutes et à tous, croyants, agnostiques, non croyants. Parmi les inscrits, il y a des catholiques, des protestants, des laïques, des francs-maçons, des personnes proches de la mouvance juive mais la dominante est catholique et humaniste.

La seule chose qui est demandée est une motivation affirmée et nous demandons un texte explicitant « je crois que j'ai vocation à célébrer... ». Depuis le début, nous mettons ensemble des gens qui ont une réelle pratique (diacre, pasteur...) et des personnes qui n'ont jamais célébré.

---

<sup>1</sup> L'équipe rassemble trois intervenants principaux : Marie Cenec, pasteur protestante, Mireille Bovre, franc-maçonne et Gabriel Ringlet. Depuis peu, ils ont chacun une doublure, un diacre, une humaniste et une personne amérindienne de la ligue juive.

L'école propose, comme dit plus tôt, une troisième voie qui demande avant d'aller plus loin de clarifier deux notions très importantes et qui sont au cœur de la démarche : la différence entre célébrer et animer.

Je ne me moque pas de l'animation. Une proposition commerciale peut rassembler, créer du lien et faire en sorte que les personnes présentes vivent réellement quelque chose comme c'est le cas lors d'un bon spectacle. Alors, où est la différence ?

Le célébrant, au moment où il célèbre, est habité par une parole qui le dépasse, une parole qui vient de plus loin que lui, une parole que j'appelle poétique. Elle peut être évangélique ou appartenir à une autre tradition philosophique ou religieuse. C'est parce que le célébrant est habité par cette parole qui vient de plus loin que lui qu'il peut faire surgir la parole profonde, parfois très enfouie, de celui ou de celle à qui il s'adresse. Le célébrant est un accoucheur ... tant mieux s'il a aussi des qualités d'animation, mais cela ne vient pas en premier.

Le module d'introduction obligatoire pour toutes et tous insiste longuement sur cette distinction entre célébrer, habiter ou animer un rite. Après, les modules spécialisés sont au choix et portent sur les étapes de la vie (naissance, alliance, dernier adieu), le soin (fin de vie, deuil prénatal, grande souffrance), les grands moments liturgiques (Noël, Semaine sainte...)

Un travail de plusieurs années nous a permis de relever une quarantaine de situations concrètes où pouvaient se poser des questions rituelles.

À titre d'exemple : la mort subite, la réparation après un abus, l'anniversaire de mariage, la célébration du divorce, une amputation, le corps donné à la science, l'entrée en pension, le départ de son habitat, l'entrée dans une maison de repos...

### **Quelle complémentarité l'école propose-t-elle entre prêtres et laïcs ?**

Je suis content de la question parce que l'école ne veut pas se situer « en marge » mais au cœur de l'univers célébrationnel. Le cardinal De Kezel a été mis au courant de la démarche et la soutient.



Les célébrations à proprement parler « sacramentelles » où un prêtre est requis sont finalement peu nombreuses. Le champ ouvert aux laïcs est très vaste, pas simplement comme aide au clergé mais en responsabilité propre. Le théologien Christophe Théobald, à propos des rites, propose d'ouvrir l'espace de la grâce. Il insiste pour qu'on élargisse l'espace sacramentel. Il plaide pour une ritualité plus ouverte qui n'exige pas comme nécessaire la foi explicite en Jésus-Christ mais s'adresse au désir de vie et au désir de sens de beaucoup d'aujourd'hui. Si on n'ouvre pas cet espace, si on ne l'élargit pas, on envoie les gens vers le commercial.

**La question que vous aimeriez que je vous pose et qui ne l'a pas encore été.**

Dans le module « rites et soin », nous essayons de montrer avec des témoins, des artistes et des personnes qui travaillent dans le monde du soin (médecins, infirmières, sages femmes ...) que le rite est un soin. À côté du soin médical, psychologique, relationnel, spirituel, il faut oser convoquer le soin rituel. Le soin rituel n'est pas magique. La souffrance ne va pas disparaître comme par enchantement, mais il apporte de la légèreté dans la gravité. Une bougie, une photo, un parfum, une musique, une chanson, un poème, un objet familier, quelques mots, un merci, des pétales de fleurs. Tout cela doit être un peu agencé, doit, même très sobrement, raconter une histoire. Cela fait partie du soin, un soin très fin, très délicat. Tout cela peut se décliner aussi bien dans une perspective croyante que dans un contexte tout à fait laïque philosophiquement. Une fleur n'est pas chrétienne ou laïque, ni une flamme, ni un parfum. Ce qui est fondamental, c'est la dimension anthropologique de ce soin rituel.

Propos recueillis par Alain LETIER OP

*Inutile de se voiler la face : beaucoup de chrétiens désertent la messe dominicale. Charles Delhez, sociologue et curé de paroisse, en appelle à une « transgression responsable ».*

”Je ne sais plus où aller à la messe”, se lamentait une amie très pratiquante, mais si déçue par ce qu’étaient devenues les assemblées dominicales dans sa région. Dans son roman *Et tu trouveras le trésor qui dort en toi*, Laurent Gounelle prête cette réflexion à l’un de ses personnages: “*Comment amener des gens d’aujourd’hui à aller à ce genre de réunions qu’on appelle messes ? Les chants étaient niais, les sermons culpabilisants, et tout le reste, ennuyeux à mourir.*” C’est sans appel. Les églises de plus en plus vides – sauf d’heureuses exceptions – viennent confirmer ce verdict. Pour beaucoup de gens, surtout de la jeune génération, le culte catholique tel qu’il est vécu n’est plus nourrissant. Ils vont chercher ailleurs.

À qui la faute ? Mauvaise question. Il y a moyen de tout justifier et de tout incriminer. De plus, d’autres éléments, qui relèvent de l’évolution sociale et culturelle de nos régions, tiennent les jeunes loin de l’Église, notamment une rupture de la transmission, et pas seulement dans le domaine religieux. Est-il cependant normal que, alors que notre culture change à toute allure, la liturgie demeure si figée ? La religion, c’est de l’ordre de la tradition, rétorquera-t-on. Certes. Loin de moi de vouloir faire table rase du passé. Mais n’y a-t-il pas un minimum d’inculturation nécessaire, un équilibre à trouver ?

### **Entre invariance et créativité**

Nous avons tous besoin de rites. Le renard l’a dit au petit Prince. Le tout est d’en trouver la forme. Et de ne pas en être esclave. Quand les rituels se transforment en conventions et en obligations, ils cessent de porter du sens. Un autre travers qu’a connu l’Église, outre le ritualisme, c’est le dogmatisme. Les deux d’ailleurs se rejoignent. Que l’on pense à certaines réactions, certes marginales, à propos des « vases sacrés » pour donner la communion au million et demi de pèlerins des JMJ de Lisbonne. D’aucuns firent circuler les mots de sacrilège ou de blasphème.

Avant le Concile Vatican II, il faut le reconnaître, la liturgie s'était momifiée. Sa langue elle-même était une langue morte. Cela donnait un goût de sacré, mais ne permettait pas une intelligence de la foi en phase avec la culture contemporaine et occultait finalement le message si simple du Christ. A cette époque, on n'aurait pas osé toucher à la moindre lettre de la liturgie. Aujourd'hui, peut-être sommes-nous parfois passés à l'opposé, mais ce qui me fait le plus peur, ce n'est pas la créativité, mais la fixité.

Le plus mortel en liturgie, c'est le "rubricisme" (attachement formel aux "rubriques" de la liturgie, ces règles indiquées en rouge dans la marge des missels du prêtre), le respect aveugle des normes alors qu'elles sont davantage des indications que des règlements. Mais il y a un autre excès, celui d'une créativité qui nierait toute tradition (car, alors, on perd aussi la dimension de communion avec les autres communautés de l'Église "catholique"). Il faut donc trouver le juste milieu, et c'est tout un art.

### **Oser improviser**

Puis-je avouer que je célèbre sans missel ? Je m'imprègne des textes bibliques du jour : le "credo" les reprend sous forme de proclamation de foi ; la préface en est inspirée ainsi que les oraisons. Quant à la prière eucharistique, je jongle avec mon improvisation et les différentes formules proposées que je connais par cœur. Ce n'est cependant pas du n'importe quoi. Je reste viscéralement attaché au sens profond de ces formules, mais j'essaie de le traduire dans le langage de l'assemblée que j'ai devant moi.

Je suis un adepte de la "transgression responsable" : je ne respecte pas au pied de la lettre les rubriques, mais je crois savoir jusqu'où je peux aller sans trahir ce que l'Église veut célébrer. Il y a donc des transgressions que je ne me permettrai pas, parce qu'elles nous mettraient en dehors de la communion ecclésiale. Ainsi, je n'hésite pas à demander à une femme de proclamer la préface, mais je reprends la main à la consécration. Le résultat est-il parfait ? Non, bien sûr. Est-ce trop personnalisé ? C'est le risque. Mais la véritable question est : les participants de la célébration en sortent-ils ressourcés, la foi en Jésus le Christ a-t-elle été nourrie, l'espérance renouvelée et les liens fraternels renforcés, le message reçu se traduira-t-il par un supplément d'amour au quotidien ?

La théologie la plus classique explique que ce qui importe, c'est de vouloir



faire ce que l'Église veut faire par ce rite. Ainsi, un prêtre qui se tromperait dans la formule d'absolution, pardonnerait vraiment les péchés si du moins il a voulu le faire en communion avec l'Église. Cette règle est encore valable quand on remplace "se tromper" par "être créatif".

Les sept sacrements ont été codifiés à l'extrême et trop isolés du reste de la vie, notamment de la communauté. Ils valaient automatiquement par eux-mêmes. Un prêtre pouvait bâcler sa messe et, même si elle n'avait pour lui aucune signification, elle était valide. N'était-on pas dans le registre de la magie plus que

de la foi ? En réaction à la Réforme protestante, les catholiques se sont attachés à la validité des rites et pas assez à leur signification. On a oublié que la manière de célébrer, donc la justesse de la célébration, faisait partie de la validité elle-même et que la qualité de l'assemblée fait partie du signe. Dans ma paroisse de Blocry, je commence toute célébration par un échange des nouvelles et un accueil des gens de passage. Ainsi nous faisons corps. Au début des enterrements, j'invite les différents groupes à se présenter (la famille, les amis, les collègues, les paroissiens...). La célébration déploie tout son sens grâce au climat fraternel qui l'enveloppe.

### **Revisiter le mot « sacrement »**

Aux yeux de la foi chrétienne, l'Église est le sacrement-source des autres. Elle est constituée d'innombrables petites communautés dont on devrait pouvoir dire de chacune : "Voyez comme ils s'aiment." Elles sont le signe, en un lieu, de ce Dieu qui est amour et qui l'a manifesté en Jésus, mort et ressuscité. Cette fraternité ecclésiale se vit consciemment comme étant le Corps du Christ ressuscité, sa présence au cœur du monde.

Alors que le Christ offrait un pain pour nourrir le corps que la communauté est invitée à former ("*Vous êtes le corps du Christ*", dira saint Paul), on s'est petit à petit centré sur le pain lui-même, oubliant l'importance

du corps. Saint Augustin avait pourtant bien saisi l'essentiel : *“C'est votre mystère que vous recevez, le corps du Christ. Devenez donc ce que vous recevez”*

Les sacrements ne peuvent cependant être compris sans la *sacramentalité de la vie tout entière*. Dieu est créateur et se donne en tout, dans la nature, bien sûr, mais particulièrement en l'être humain créé "à son image et à sa ressemblance". Paul l'affirmait : "Tout est en Dieu" (1 Co 15, 28). Le croyant cherche donc à "trouver Dieu en toute chose" et à "vivre toute chose en Dieu". La ritualité chrétienne emprunte en effet aux données les plus humbles de la vie quotidienne : le pain, le vin, l'huile, l'eau, les mains...

\*

Il n'est pas question de trouver une solution universelle, mais une manière de revitaliser nos communautés célébrantes ici, chez nous. Le pape François aime en effet valoriser les cultures locales. C'est un appel de détresse que je lance. Et je reprends les mots du père Caffarel lorsqu'il débute les Équipes Notre-Dame pour répondre aux besoins spirituels des couples : *“Cherchons ensemble !”*

Charles DELHEZ sj

*Imaginez que les conclusions du concile Vatican II soient pleinement appliquées et mises en œuvre, que la vision d'une Eglise renouvelée – proposée entre autres par les dominicains Schillebeeckx et Congar – n'ait pas été contrariée par des forces conservatrices...*

Tel est l'un des points de départ à partir duquel quelques laïcs, anciens membres de la paroisse universitaire de Gand, et quelques frères dominicains ont entamé une expérience de renouveau liturgique il y a maintenant plus de 40 ans déjà.

### **Les orientations de base de cet essai de renouveau liturgique**

Dans cet esprit ont resurgi les idées sur une « communauté de table », symbole qui donne aux croyants l'exemple, le courage et l'enthousiasme de vivre en frères et sœurs, envoyés dans le monde. Pour ce faire, nous nous sommes inspirés de la théologie classique, mais aussi d'autres pistes de réflexion bien utiles telles que la théologie de la libération, la théologie féministe, et plus récemment l'éco-théologie.

Nous avons également besoin d'un langage de foi approprié. Un langage qui ne soit pas, comme dans la liturgie « classique », encombré d'images qui nécessitent une explication théologique pour en comprendre le sens (« nous sommes invités aux noces de l'Agneau » ?). Nous avons donc essayé de trouver un langage qui parte de nos vies, parfois concret, parfois poétique mais jamais étrange et rebutant, que ce soit pour les prières, les réflexions ou les chants. Et quand les mots ne suffisent pas, nous utilisons des symboles simples et immédiatement compréhensibles.

Dans ce contexte, nous sommes partis d'une feuille presque blanche. Tous les textes fixes du Kyrie, Gloria, etc. ont été abandonnés, plus de signe de croix, plus d'encens, seulement deux grandes parties : l'office de la parole et l'office de la table. Au cours des années, quelques symboles ont été ajoutés.



## En pratique

La liturgie se déroule dans une église dé-consacrée. Un grand crucifix est accroché au mur du fond, si grand qu'il semble embrasser la communauté entière. Devant, une table, fabriquée par l'un des membres avec du bois provenant de différents continents, sur laquelle ont été posés des fleurs, des bougies, du pain et du vin. À côté se trouvent un pupitre de lecture, le cierge de Pâques et le livre de la Bible sur un support. Deux « pasteurs » ont préparé ensemble la célébration, ordonnés ou non ordonnés, hommes ou femmes. L'absence d'un prêtre ne nous empêche pas de célébrer l'Eucharistie.

La liturgie commence par un mot de bienvenue, une prière et l'allumage du cierge de Pâques et des cierges sur la table qui symbolisent notre espérance en la présence de Dieu et la foi en la résurrection. Il n'y a pas de chorale, mais c'est toute la communauté qui chante. Cela forge une communauté, les voix séparées s'unissent.

Il y a ensuite l'office de la parole, où l'on chante encore à plusieurs moments. Un texte biblique est lu et il est suivi d'un certain nombre de réflexions qui éclairent le texte, mais aussi l'actualité, car la vie et la liturgie ne doivent pas être séparées. Nous posons notre vie sur la Bible et la Bible sur notre vie. C'est un ensemble bien solide, dans la tradition dominicaine. Après cela, il y a un moment de silence, où chacun peut venir dire une prière ou ajouter une pensée sur ce qui a été dit. Cela conclut l'office de la parole.

### **En guise de finale**

Cette présentation est évidemment trop courte pour être complète, mais elle donne plus ou moins une idée de la manière dont nous avons cherché et cherchons encore des voies ; car ce travail n'est pas terminé.

C'est une forme d'Eucharistie qui convient à notre communauté, qui y puise sa force et son engagement. Mais cela ne veut pas dire qu'elle conviendra automatiquement à tout le monde. Nous plaçons pour que chaque communauté puisse rechercher la forme qui lui convient et pour que de nombreuses formes nouvelles puissent apparaître et coexister.

Jo VAN HOORDE, OP



*Quand on parle d'islam, on pense assez rapidement à ses « cinq piliers », c'est-à-dire les cinq rites obligatoires. Cela étant, la place du rite et plus généralement de la pratique va plus loin.*

Le premier pilier est celui de la *shahâda*, c'est-à-dire la déclaration en cœur et en parole qu'il n'existe qu'un seul Dieu et que Muhammad est son envoyé. Le deuxième pilier est celui de la prière, suivi de la *zakât*, c'est-à-dire l'aumône obligatoire. Le jeûne du mois de Ramadan et le pèlerinage à la Mecque, pour ceux qui en ont les moyens, ferment la marche.

### L'islam comme « orthopraxie »

Contrairement à d'autres religions, l'islam n'est pas bâti sur une « orthodoxie », mais plutôt sur une « orthopraxie ». Si la première fait la part belle à des doctrines considérées comme droites et auxquelles il faut adhérer pour être bien reçu par la communauté des croyants, la seconde renvoie à des pratiques cultuelles dont l'accomplissement correct (parfois jusqu'aux détails) est exigé. On peut même prudemment soutenir qu'à défaut d'avoir réussi à se retrouver autour de *doctrines* communes, les sunnites (courant majoritaire de l'islam) se sont retrouvés autour de *pratiques* communes.

On peut donc dire qu'en matière de doctrines, et singulièrement de théologie (au sens étymologique du terme), les sunnites sont tombés d'accord sur le désaccord. Il n'en est absolument pas de même pour les pratiques cultuelles. L'islam sunnite est défini par quatre écoles juridiques qui ont codifié les *pratiques droites* à l'exclusion desquelles l'appartenance au sunnisme devient débattable, l'opprobre en la matière étant la fameuse accusation « d'innovation ». L'innovation est définie, peu ou prou, comme l'invention d'une pratique ou la modification d'une norme religieuse établie. On « innove » lorsque l'on change les codes d'un rituel, que l'on dé-



crète qu'une obligation n'est pas obligatoire, qu'un interdit devient permis, etc. Un innovateur durant la période médiévale était marginalisé, voire banni de la communauté sunnite. L'innovation est en ce sens une sorte d'équivalent sunnite de ce que l'on a désigné par « l'hérésie » dans le christianisme, à ceci près que l'innovation porte sur

la pratique tandis que l'hérésie porte sur les doctrines.

### **Entre tradition et modernité**

Bien entendu, de nos jours et singulièrement en Occident, « l'innovation » dans son acception religieuse sunnite n'est plus aussi sévèrement punie. Tout d'abord parce que les quatre écoles de jurisprudence classiques ont en quelque sorte perdu leur monopole. Avant l'émergence des différents courants dits « réformateurs »<sup>1</sup>, un musulman était tenu de se conformer à une école précise, sans « picorer » dans les autres écoles. Il y avait donc une sorte d'autodiscipline consistant à se conformer à une seule école méthodologique.

---

<sup>1</sup> Il convient de bien saisir ce que l'on entend par ce terme. Très souvent, l'idée de « réformisme » en islam est utilisée dans les médias pour désigner des courants qu'il serait plus exact de qualifier de « modernistes ». On présentera en effet par exemple l'ouverture d'une mosquée dont l'imam est une femme comme un exemple de « mosquée réformiste ». De même, les courants pro LGBT à l'intérieur de l'islam sont souvent qualifiés de « courants réformistes ». Pour autant, la « réforme » peut tout autant s'appliquer à des mouvements réactionnaires. Dans ce cadre, l'idée de « réforme » se comprend comme l'idée de « rendre sa forme à quelque chose qui a été déformé ». De fait, le « salafisme » qui est un courant prônant le retour à la pratique des trois premières générations de musulmans, est un « réformisme », mais un réformisme « réactionnaire » en contraste avec les réformismes « modernistes ».

De nos jours, les choses sont bien différentes et les musulmans ont tendance à s’émanciper des constrictions des écoles et choisir des référents sur mesure, le summum en la matière étant les prédicateurs en ligne.<sup>1</sup>

On assiste ainsi à un « éclatement » de l’autorité religieuse et corollairement à un évidement de la valeur spirituelle des rites. Les quatre écoles juridiques avaient en effet pour vocation de se rattacher à une tradition, ou encore une « lignée croyante » pour reprendre l’expression de la sociologue Danièle Hervieu-Léger. La tradition est à la fois porteuse des normes religieuses et gardienne de leur sens. L’abandon des écoles traditionnelles s’est donc fait, d’une certaine manière, au prix du sens.

L’exemple des salafistes – un courant fondamentaliste et littéraliste – est à ce propos édifiant. Court-circuitant entièrement les siècles de réflexion méthodologiques, spirituelles et juridiques, les salafistes prônent un retour au texte compris selon le 1<sup>er</sup> degré de sa lettre. La norme religieuse n’est plus un vecteur d’élévation spirituelle, mais une fin en soi. Le rite n’est plus une façon de communier dans un double lien horizontal avec les humains et vertical avec la divinité, mais un moyen de créer du « nous » et du « eux », dans le plus pur tribalisme que, ironiquement, Muhammad lui-même voulait briser en son temps et dans sa société.

Il ne fait aucun doute que l’un des grands défis de l’islam actuel sera de trouver un équilibre entre respect de la tradition et les acquis de la modernité où l’émancipation de l’individu reste une donnée centrale. Sans doute que dans la recherche de cet équilibre, on pourra se souvenir de la définition de la tradition que donnait l’éminent historien musulman Nasr Hamid Abu Zayd: « une démocratie dans laquelle les morts ont le droit de vote ».

---

<sup>1</sup> Ou, selon l’appellation plus triviale : les « imams 2.0 ».

*La paroisse Ste-Marguerite de Bouge (Namur) n'est pas une paroisse comme les autres. Bernadette Wiame, Yannick Vanderhaegen et l'abbé Jean-Claude Brau nous ont partagé ce qui s'y vit.*

À cause de son ouverture et de son dynamisme, outre les fidèles du **A**cru, plusieurs dizaines de personnes extérieures ont adopté cette paroisse. En effet, elle est animée par une « équipe liturgique » d'une quinzaine de personnes et une « équipe des familles » composée de plusieurs parents avec une fibre pédagogique. Et quelques prêtres ouverts à cette démarche se relaient pour les célébrations, sous le regard encourageant du nouveau curé africain.

Chaque messe est préparée et animée par le célébrant concerné et un ou deux laïcs de l'équipe liturgique. L'accueil à l'entrée de l'église est particulièrement soigné et chaleureux, notamment pour les nouveaux venus. Des initiatives visent aussi à redonner du sens aux rites de l'eucharistie et des grandes fêtes : une immense table à la messe de Noël, un frigo pour recueillir les dons à l'asbl Mains tendues lors de la dernière campagne d'Avent, une adaptation de certaines phrases-clé de la liturgie pour les rendre plus parlantes, des partages au lieu d'une homélie, etc. ; et cela en tenant compte des diverses sensibilités.

Avec et pour les jeunes, l'équipe des familles organise chaque mois un moment de partage suivi d'un repas, car les messes classiques leur semblent trop rébarbatives. Mais l'initiative la plus remarquable est l'organisation chaque année d'un « chemin de croix » pour ces jeunes. Un cheminement de 4-5 km dans la campagne des alentours est organisé, avec une dizaine de stations, en vue d'un parcours intérieur qui se vit en marchant ; un repas festif permet de clôturer et célébrer ensemble ce qui a été vécu. Ici, il est question de partir de ce qui fait sens pour des jeunes, non d'actualiser un rite traditionnel ; ce n'est donc pas nécessairement en rapport avec l'itinéraire religieux imaginé au Moyen Âge.

Chaque point d'arrêt est l'occasion d'une découverte insolite (souche, poubelle, château, chemin...) donnant lieu à une citation biblique ou autre, une réflexion existentielle ou sur soi-même et une activité physique ludique ou chant. Par exemple, face à un chemin de terre menant dans les bois, les animateurs proposent la citation « L'herbe ne pousse jamais sur la route où tout le monde passe » (proverbe africain), puis la réflexion : « Y a-t-il des choses que j'ai envie de réaliser mais que je n'ose pas, par peur de ne pas y arriver ? Y a-t-il une/des action(s) dont je suis fier(e) et qui est/sont le reflet de mon audace ? ». Ou encore, devant une chaîne barrant l'entrée d'une propriété privée, les jeunes sont invités à former tous ensemble une grande chaîne.

Une quinzaine d'ados de 10 à 18 ans, dont certains avec handicap, participent et jouent le jeu. Finalement, ils adorent ! Réunis en petits groupes animés par plusieurs adultes, ils osent s'exprimer sur des questions simples ou interpellantes, n'hésitant pas à se lancer dans les défis qui leur sont posés, qu'il s'agisse de joyeux gestes ou d'une parole plus intime. Évidemment, beaucoup de jeunes ne seraient pas prêts à entrer d'emblée dans cette aventure. Mais ceux qui s'y risquent sont heureux de vivre quelque chose de fort et de beau avec d'autres jeunes comme eux.

Propos recueillis par Jean-Pierre BINAMÉ, OP

Quand le rite religieux s'inculture : procession du Car d'Or à Mons



## Les jeunes face aux anciens

*Dans la lettre aux Galates, la remontrance de Paul face à Pierre a longtemps été interprétée – par saint Jérôme, entre autres – comme une sorte de mise en scène édifiante sur laquelle les deux Apôtres se seraient entendus à l'avance. Vers 405, Augustin d'Hippone répond à Jérôme pour corriger cette interprétation. Une réponse qui peut continuer à nous inspirer...*

« L'Apôtre Paul, en fidèle intendant (cf. 1 Co 4, 2), nous montre sans doute possible sa bonne foi dans ce qu'il écrit, parce qu'il était l'intendant de la vérité et non de la fausseté. Et c'est selon ce principe de vérité qu'il écrit avoir vu Pierre qui ne marchait pas droit selon la vérité de l'Évangile et lui avoir résisté en face parce qu'il forçait les païens à judaïser (cf. Ga 2, 11.14).

Quant à Pierre lui-même, il accepta la remontrance que Paul lui faisait avec la liberté de la charité, et il offrit à la postérité un exemple tout de rareté et de sainteté en lui montrant qu'il ne fallait pas dédaigner, si d'aventure l'on quittait le droit chemin, de se laisser corriger, même par des inférieurs, comme Paul ; en conformité avec leur foi, les jeunes devaient résister à leurs anciens pour défendre la vérité évangélique, mais tout en sauvegardant la charité fraternelle. En effet, alors qu'il est préférable de ne s'écarter d'aucun point, plutôt que d'un seul, du chemin que l'on parcourt, il est pourtant bien plus admirable et louable d'accepter librement celui qui corrige plutôt que de corriger avec intrépidité celui qui dévie. C'est la gloire de la juste liberté chez Paul et la sainte humilité chez Pierre – telle est du moins ma modeste opinion ! »

S. AUGUSTIN D'Hippone, *Lettre 82, 22*.

L'histoire de l'Église telle que vous ne l'avez jamais lue !



*Dans « L'incroyable histoire de l'Église »<sup>1</sup>, une BD de 580 pages que le sociologue et politologue Olivier Bobineau<sup>2</sup> vient de publier avec le graphiste Pascal Magnat<sup>3</sup>, on peut voir combien l'histoire de l'Église institutionnelle est profondément marquée par un comportement de domination, à l'inverse du comportement libérateur et d'amour de Jésus.*

À la fois facétieux et extrêmement documenté au plan historique ou théologique, ce livre d'images révèle des épisodes absolument ahurissants, affligeants ou cocasses d'une Église tiraillée entre un message originel de pardon/ don/ abandon et un souci bien romain d'établir une institution religieuse (et politique) très structurée, solidement gouvernée par un chef suprême.

<sup>1</sup>Éditions « LES ARENES BD », 2022 (33 €). La BD illustre une recherche qu'Olivier Bobineau publia en 2013 sous le titre « *L'empire des papes. Une sociologie du pouvoir dans l'Église* » (Editions CNRS).

<sup>2</sup>Ce catholique né en Vendée est auteur d'une trentaine d'ouvrages sur les religions et la politique, dont une comparaison du modèle paroissial en France et en Allemagne. Habilité comme directeur de recherches à la Sorbonne, il y est membre du groupe Sociétés, Religions, Laïcités.

<sup>3</sup>On lui doit aussi l'illustration de « L'incroyable histoire du Canard enchaîné ».



L'histoire aide à comprendre le présent ! Il faut lire cet ouvrage si l'on veut savoir comment s'est construite la chrétienté (et la papauté) et d'où proviennent les tensions actuelles entre un pape soucieux d'une Église allant vers les périphéries, s'élargissant aux autres continents et certaines sphères ecclésiastiques imbues de leur pouvoir, prisonnières de leurs obsessions ou dérives.

## **Vingt siècles d'une histoire tourmentée**

En parcourant ces illustrations drôles ou volontairement déconcertantes, on comprend d'abord un peu mieux comment une Bonne Nouvelle pour tous finit un jour par se transformer en religion d'État, dans un empire romain en déclin ; et comment, après l'anarchie qui s'ensuivit, les évêques devinrent dans nos pays des seigneurs régionaux, vassaux des rois carolingiens.

L'album nous fait saisir ensuite de manière originale voire désopilante comment, à la suite des moines de Cluny, à partir du XI<sup>ème</sup> siècle, les papes cherchèrent à s'affranchir du pouvoir temporel et à faire de l'Église une puissante institution soucieuse d'ordre moral mais pratiquant aussi un contrôle social des consciences (obligation de la communion pascale... et de la confession), via un clergé de mieux en mieux maîtrisé (choix des évêques par le pape, imposition du célibat, interdiction du trafic des sacrements, etc.).

Avec réalisme ou humour, les planches illustrent aussi les agissements désastreux des barons francs à l'époque des croisades et la volonté tenace des évêques de Rome d'imposer leur primauté juridique, disciplinaire et dogmatique. Ceci contribuera notamment à rompre l'unité entre l'Église latine d'Occident et l'Église grecque d'Orient, celle-ci demeurant attachée à la diversité et l'absence de centralisation qui caractérisaient les premières communautés chrétiennes.

Au-delà des tumultes et catastrophes qui caractérisèrent l'Occident à la fin du Moyen Âge, le parcours historique fait percevoir ensuite pourquoi les conflits de pouvoir, le commerce des indulgences et la vie dissolue des papes - pain béni pour le graphiste - générèrent la Réforme protestante ; laquelle entraîna une Contre-Réforme figeant de plus en plus

l'Église catholique dans une posture défensive par rapport aux évolutions de la société.

Émanant d'auteurs français, ce documentaire en images ne pouvait passer sous silence les guerres de religion qui ravagèrent leur pays, ni des événements comme la création à Paris de la Compagnie de Jésus, l'école française de spiritualité, la fracture janséniste, le courant des Lumières (Diderot...) ou la révolution française.

Les dernières péripéties de l'Église défilent comme dans une vidéo, rappelant notamment le concile Vatican I et sa condamnation des idées modernes (liberté de conscience et de presse, égalité, socialisme, etc.) ; il sera suivi, entre autres, par l'encyclique « Rerum novarum », la disparition des Etats pontificaux et plus tard, l'heureuse surprise du concile Vatican II. Après un portrait nuancé de Jean-Paul II et Benoît XVI, l'album se clôture en mentionnant le combat mené par le pape François.

### **En conclusion**

Dans un style gouailleur, les images et le récit nous montrent ce que traversa l'Église romaine dans son histoire ainsi que les principales initiatives apparues au cours de cette épopée, par exemple au plan artistique ou théologique. On sera surpris par le nombre incroyable de péripéties et de crises qui sont évoquées dans ce déroulé particulièrement édifiant. Il s'agit en tout cas d'une incontournable introduction à l'histoire de l'Église.

De plus, le scénariste réussit à faire percevoir combien l'Église catholique est aujourd'hui à un point de bascule : va-t-elle réussir à engager une mutation profonde de l'institution, au service d'une réponse vraiment actuelle à l'invitation évangélique?

Jean-Pierre BINAMÉ, OP

## **Vous avez aimé cette publication ?**

Merci d'envoyer vos commentaires, suggestions ou propositions d'articles à :

Monsieur Alain LETIER  
Rue Jean Haust 5/203  
1348 Louvain-la-Neuve  
Tél.: 0478 32 57 79  
Courriel : alain.letier@gmail.com



## **Conditions d'abonnement**

4 numéros par an :

- **Belgique ~ Abonnement ordinaire : 15 €**  
Les suppléments de soutien sont les bienvenus
- **Étranger ~ 20 € par virement, en donnant à votre banque les informations IBAN & BIC (cf. ci-dessous)**

**À verser au compte BE58 0682 1109 6679 (BIC : GKCCBEBB )  
des Fraternités Laïques Dominicaines A.D.**



## **Comité de rédaction**

Jean-Pierre BINAME - Laurent CHARDOME - Dominique DE RYCK -  
Alain LETIER - Myriam TONUS

Belgique-België  
P.P.  
1040 Bruxelles 4  
P 302451



Responsable : Alain LETIER - rue Jean Haust 5/203  
1348 LOUVAIN-LA-NEUVE

**Bureau de dépôt : Bruxelles 4. Périodique trimestriel :**  
**Juillet - Août - Septembre 2023**